



INSTITUT FRANÇAIS DE RECHERCHE SUR LE JAPON CONTEMPORAIN

FRENCH INSTITUTE FOR RESEARCH ON CONTEMPORARY JAPAN

フランス国立現代日本研究センター

UMIFRE 19 CNRS- MAEE

# **De la brièveté en littérature (et en philosophie) : fragments, épigrammes et aphorismes**

**par Dominique Noguez  
(Écrivain)**

**Working paper - Série C : Conférences  
WP-C-20-IFRJC-Noguez-10-07.pdf**

Texte de la conférence prononcée le 17 mai 2010 à la Maison Franco Japonaise organisée par le bureau français avec la collaboration de l'université de Tôkyô.

## De la brièveté en littérature (et en philosophie) : fragments, épigrammes et aphorismes

Par Dominique Noguez, Écrivain.

La raison d'être de la conférence que vous allez entendre est toute simple. Je viens de publier à Paris un recueil d'aphorismes et j'avais envie de vous en lire quelques-uns. Je vais le faire tout à l'heure. Mais, d'ici là, nos hôtes s'attendent à ce que je vous présente une conférence et je vais vous en présenter une. Puisqu'elle porte sur la brièveté en littérature et en philosophie, j'essaierai qu'elle ne soit pas trop longue. Mais ce que je voulais vous dire, c'est que je suis un peu dans l'état d'esprit du peintre Paul Klee commençant en 1945 une conférence sur l'art moderne en déclarant : « Je ne puis me défendre d'une certaine appréhension en prenant la parole devant mes œuvres, qui devraient en réalité parler seules. »

À défaut de laisser ces modestes œuvres parler seules, je vais donc dire un mot du genre littéraire dans lequel elles s'inscrivent. Et je vais le faire avec la conscience de deux insuffisances. La première est que l'histoire des formes en littérature est un immense chantier — on pourrait presque dire qu'elle est une partie vivante et jamais terminée de la littérature elle-même — et dans cette partie vivante il y a des centaines de noms d'auteurs que je n'aurai pas le temps d'évoquer. La seconde est que je parlerai surtout de littérature française (à la rigueur un peu de littérature latine ou espagnole) mais que je ne me risquerai pas, faute de compétence, aux comparaisons possibles et même souhaitables avec la littérature japonaise et notamment avec une de ses formes les plus célèbres, celle du *hai ku* ; de même, à la fin, quand je parlerai du silence — avant de me taire — la grande ombre du bouddhisme zen et de la pensée Tao nous accompagnera sans doute... Silencieusement.

Puisque j'en suis encore à parler, je dirai — brièvement — ceci :

### *1) De deux tendances en littérature et en philosophie*

En littérature comme en philosophie, on pourrait, en simplifiant, dire qu'il y a deux grandes tendances. De même que dans le *Voyage de Gulliver* Swift oppose les Petit-boutistes et les Gros-boutistes, les uns étant partisans de casser les œufs à la coque par le petit bout et les autres par le gros bout, ou que Zola, dans *Le Ventre de Paris*, explique la sociologie de la capitale et presque son histoire par la lutte des Gras contre les Maigres, on pourrait dire qu'il y a, en littérature et en philosophie, les partisans du Long et les partisans du Court.

Les partisans du Long, en philosophie, ce sont tous les auteurs de traités continus et charpentés, appelés quelquefois des sommes : Aristote, Plotin, saint Thomas d'Aquin, Spinoza, Kant ou Hegel, Bergson ou Sartre (quand il écrit *L'Être et le Néant* ou *Critique de la raison dialectique*.)

Dans l'autre camp, d'emblée, un opposant célèbre : Socrate qui ne cesse d'argumenter dans les dialogues de Platon contre les longues déclarations : la dialectique contre le discours tout d'une pièce que pratiquaient ses rivaux philosophiques les Sophistes.

Mais, même si ce n'est pas pour des raisons théoriques aussi clairement affirmées (et même si un auteur peut s'exprimer tantôt longuement et tantôt par de courts propos ou des aphorismes : c'est souvent le cas en France de ces philosophes qui sont à la frontière de la littérature : Voltaire ou Alain), le fait est que nous nous trouvons, en philosophie, souvent en présence de textes fragmentaires. Mais il faut aussitôt préciser que certains le sont volontairement et d'autres non : ceux qui ne le sont pas sont le plus souvent des restes de textes qui ont été perdus ; ou des citations de ces textes perdus dans des ouvrages de commentateurs ultérieurs.

Par exemple, si les grands textes d'Empédocle d'Agrigente ou d'Héraclite existent aujourd'hui à l'état de fragments, on sait qu'ils ne l'étaient pas à l'origine.

Autre exemple, les *Pensées* de Pascal étaient destinées à constituer une *Apologie de la religion chrétienne* qui aurait été un traité suivi et composé. Un philosophe, Emmanuel Martineau, s'est même risqué en 1992 à mettre les différents morceaux dans un nouvel ordre<sup>1</sup>, montrant que certains fragments étaient en réalité des morceaux d'un même texte antérieur que Pascal a découpé pour recomposer autrement son traité.

Nietzsche ou Leopardi ou Cioran, au contraire, ont assumé la forme fragmentaire de leurs écrits. Tous leurs textes ne sont pas fragmentaires, mais ceux qui le sont le sont volontairement.

Dans l'ordre de la littérature narrative : quelques auteurs sont ardemment du côté du court, préférant la nouvelle ou le conte au roman (récemment Bernard Quiriny avec ses remarquables *Contes carnivores*) ; d'autres nous offrent des romans en courts chapitres plus ou moins autonomes, ou en chapitres scindés en plusieurs morceaux (*Jules et Jim* de Henri-Pierre Roché), voire des romans entièrement en fragments.

Je pense aussi à un illustre exemple, qui se situe à la frontière du récit et de l'essai (ou, si l'on veut être pédant, du *narratif* et du *gnomique*) : les *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes. On s'est souvent demandé quel roman aurait écrit Barthes s'il avait réalisé ce vieux rêve qu'il a plusieurs fois manifesté de devenir romancier. On s'est souvent dit que cela aurait eu quelque chose à voir avec Marcel Proust. Quand on relit aujourd'hui son très beau livre de 1977, on se dit que c'était lui, ce livre, sa *Recherche du temps perdu* (ou, au moins, son *Amour de Swann*) : *Les Fragments d'un discours amoureux* sont une *Recherche du temps perdu* en petits morceaux, où le modèle d'écriture bergsonien est remplacé par le modèle sémiologique et où Marcel, le Narrateur, est remplacé par « L'amoureux » — par un « je » qui n'ose pas s'appeler Roland.

Le moment est venu d'esquisser une phénoménologie du fragment : dans quel état d'esprit sommes-nous lorsque nous sommes en présence de fragments, qu'ils aient été voulus comme tels ou non ?

## II) Phénoménologie du fragment

Le fragment se donne paradoxalement comme un tout, qui se suffit à lui-même. Même s'il prolonge un autre fragment ou s'il en annonce un autre, même s'il n'est pas placé n'importe où dans le livre et contribue à une argumentation, il revendique son autonomie, il veut qu'on

---

<sup>1</sup> *Discours sur la religion et sur quelques autres sujets qui ont été trouvés après sa mort parmi ses papiers*, Paris, Fayard, 1992.

l'apprécie pour lui-même, il n'est pas un simple élément esclave au service d'une structure, il n'est pas un moyen mais une fin — ce qui explique qu'il soit souvent l'objet d'un souci esthétique. Il est de la pensée, il est censé répondre à la question du vrai ou du faux, mais il est *en même temps* de l'art, relevant des catégories du beau ou du laid, du brillant ou du terne, du gracieux ou du balourd, du percutant ou du plat.

C'est de l'art, mais de l'art brut, pré-artistique : écrit parfois avec des abréviations et en style télégraphique, il a alors l'attrait de l'inachevé, du *brut de décoffrage*, de ce qui n'est pas apprêté. C'est comme si nous surprénions la pensée dans son premier jaillissement, avant les retouches, les censures, le travail du polissage et du perfectionnement. Comme une danseuse qui danserait presque nue, qui n'a pas eu le temps de mettre son boa, ses plumes, son fard : elle n'en est que plus naturelle et plus fascinante.

Autre remarque : alors qu'une pensée exposée sous forme de traité ne peut être jugée qu'au terme d'un cheminement rigoureux et rationnel, une pensée fragmentée s'offre au jugement immédiat *en chacun de ses fragments*. Le fragment n'y est pas la pièce d'un mécanisme qui n'existe pas sans les autres pièces, il est — ou il feint un instant d'être — un objet de pensée à considérer seul. Un objet solitaire de méditation. Quelque chose comme le *kôan* ou énoncé énigmatique dans les écoles zen<sup>2</sup>.

Il est aussi comme une pierre lancée à la surface de l'eau, creusant, sur cette surface, des ondes qui s'élargissent lentement et longuement, des cercles concentriques qui peuvent s'étendre à l'infini, avant qu'enfin la surface retrouve son calme lisse. Il se peut que d'autres pierres lancées juste avant ou juste après créent des ondes concurrentes, disharmonieuses, provoquant même des vagues. Mais un moment, au moins, il y a eu un choc solitaire, un beau « plouf », une danse à un seul danseur (ce qu'on appelle un *solo*).

L'arrière-pensée de cette manière de présenter une réflexion est presque toujours, explicitement ou implicitement, la haine du *système*, le refus de proposer une conception du monde organisée, hiérarchisée, cohérente et articulée comme un cosmos créé par un dieu intelligent.

Elle accepte un risque : la contradiction interne. Ce que dit ou suggère un fragment peut contredire ce que dit ou suggère un autre fragment. Loin de se donner comme un édifice harmonieux et fonctionnel, la pensée se donne comme un entassement de rocs plus ou moins chaotiques. C'est au lecteur de trouver une cohérence à ce qui n'en a pas encore, de faire apparaître et de résorber les frottements et même les conflits internes.

C'est dire que le lecteur n'est pas sollicité de la même façon dans les deux cas : lisant un traité, il n'a qu'à suivre. Le travail est fait d'avance. Pensez à Spinoza procédant *more geometrico* : chacune des parties de son *Éthique* part de définitions et d'axiomes accompagnés d'explications, puis donne lieu à des propositions numérotées, dont chacune est l'objet d'une démonstration suivie éventuellement de corollaires ou de scolies. Avec les pensées dispersées en fragments, si le lecteur veut dépasser la méditation rêveuse sur chacun des fragments et trouver ce qui fait la cohérence de l'ensemble, c'est à lui de travailler, de faire des rapprochements, de confronter, de critiquer puis de conclure. Le traité ou la somme appelle la docilité, les fragments appellent le commentaire et, comme on dit aujourd'hui, l'interactivité.

---

<sup>2</sup> Voir Maurice Pinguet, *Le Texte-Japon*, Paris, Seuil, 2009, p. 36 et p. 187.

Autrement dit, le fragment est pris entre deux caractéristiques opposées : d'une part son incomplétude, son aspect partiel, son allure d'ébauche, d'esquisse, d'illumination passagère ; et d'autre part sa complétude, sa perfection, son côté définitif, d'une clarté stable. Pour reprendre l'image de la pierre, il est à la fois caillou, morceau de rocher, brut, difforme, avec des arêtes tranchantes, et galet bien lisse, poli par le long travail de la mer.

Cela dit, je vais insister sur deux cas particuliers, deux formes brèves qui ont une apparence de fragment, l'épigramme et l'aphorisme, où, justement, le côté clos, poli, complet, l'emporte nettement sur l'autre. Elles se recoupent sur certains points (le goût des jeux de mots brillants, de la surprise, l'art de la pointe), mais différent suffisamment pour qu'on les aborde l'une après l'autre.

### III) Sur l'épigramme

L'épigramme remonte aux VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles avant J.-C. (Théognis, Alcée, Archiloque, Anacréon). Au début, comme dit le mot grec, elle est une simple « inscription » (ἐπίγραμμα-ατος), généralement laudative, en l'honneur d'un dieu ou d'un mort. Les poètes de la période alexandrine (IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles av. JC) — dont Méléagre de Gadara réunira un choix d'œuvre dans sa *Couronne* (qui donnera la future *Anthologie grecque* ou *Anthologie palatine*) —, puis des poètes grecs écrivant à Rome à la fin de la République et sous l'Empire vont la faire évoluer dans ses mètres et dans ses thèmes jusqu'à cette forme complexe et souple que vont utiliser au 1<sup>er</sup> siècle Ovide, Sénèque, Lucain, Catulle et surtout Martial (≈ 40—≈ 102 après J.-C.) qui en demeurera le maître.

Ses deux traits initiaux — brièveté, ton louangeur — perdureront plus ou moins au fil des siècles. Plus ou moins, c'est-à-dire qu'au temps de Martial, déjà, « brièveté » peut signifier une dizaine ou une quinzaine de vers (après tout, le sonnet, qui apparaît, chez Voiture ou le Molière des *Femmes savantes*, comme une forme propice à la pointe, en fait quatorze) et l'éloge du dieu peut se changer en éreintement des humains. Du coup, l'épigramme peut être beaucoup de choses : supplique, toast, déclaration d'amour ou d'amitié, gémissent philosophique, sentence, conseil, portrait « caractère » (au sens de Théophraste puis de La Bruyère), plaisanterie, ragot, vacherie, insulte — à la fin, comme a dit quelqu'un, c'est « toute la poésie en miniature ».

À partir de Martial, elle aura toujours ces deux traits structuraux : elle est toujours 1) centrée sur un individu, qu'elle prend à témoin ou qu'elle attaque ; et 2) elle a une pointe. C'est pourquoi, par parenthèse, Martial a beau expliquer qu'il « épargne les personnes et s'en prend aux vices » [X, 33, 10], les siennes ou tant d'autres sont parfois en réalité de véritables coups de poignard dont on a du mal à se remettre. Qu'on pense à la fameuse épigramme de Voltaire (inspirée par deux vers en grec d'un poète latin) contre Élie Fréron, ennemi des philosophes (que Voltaire, pour les besoins du vers, rebaptise Jean Fréron) :

L'autre jour au fond d'un vallon,  
Un serpent piqua Jean Fréron ;  
Que croyez-vous qu'il arriva ?  
Ce fut le serpent qui creva. »

L'épigramme s'adresse à l'individu pour le louer ou pour le démolir. C'est le compliment ou la férocité. Sa particularité, en ce cas, est qu'elle ne s'interdit aucune obscénité, aucune

méchanceté, fouillant volontiers, chez Martial, dans la vie sexuelle ou les infirmités des personnages invoqués.

Les compliments peuvent être charmants :

Pourquoi, Polla, m'envoyez-vous des couronnes de roses fraîches ?  
Je préférerais celles qui se sont fanées sur votre sein.  
(Martial, XI, 89)

Mais les méchancetés, dont les hommes politiques, dès l'époque des rois de France, ont fait régulièrement les frais, mais de simples particuliers aussi, peuvent être très épicées. Deux exemples de Martial : d'une femme, il dira que « [ses] mamelles pendent sur [sa] poitrine comme des haillons » et que « [son] bas-ventre est béant comme une fente infinie<sup>3</sup> » ; d'un homme : « ton nez et ta verge sont si longs que, quand tu bandes, l'un peut renifler l'autre<sup>4</sup> ». « Pointe » veut dire deux choses : que cela pique ; mais aussi que cela termine quelque chose. Comme le fameux vers de Cyrano dans la pièce d'Edmond Rostand : « À la fin de l'envoi, je touche ! » C'est une petite blessure, mais aussi une petite apothéose. De fait, le vers ou le mot ultime, qui déclenche tout — illumination, plaisir, sourire — n'est qu'une pièce dans un dispositif préparé de longue main. Ce dispositif tient généralement à l'association entre des ressemblances de signifiants (pour parler comme Saussure) et des différences de signifiés. Un cas fréquent, notamment chez Martial, ce sont les *doubles sens* (en rhétorique on parlerait de syllepses), c'est-à-dire que l'auteur joue sur les deux sens possibles d'une même expression. Par exemple dans cette épigramme un peu salée :

Lesbie assure que, de sa vie,  
Elle n'a été baisée gratis.  
C'est bien vrai : elle n'a jamais trouvé d'amant  
Qu'en payant<sup>5</sup>.

Le jeu vient des deux sens possibles de « gratis » ; dans la bouche de Lesbie, cela veut dire « je ne me donne que pour de l'argent » ; sous la plume cruelle de l'auteur de l'épigramme, cela veut dire « elle est obligée de payer pour coucher avec des hommes ». Dans un cas, on la paye ; dans l'autre elle paye. Le deuxième sens n'apparaît qu'à la fin, pour discréditer la personne visée. C'est une chute, aux deux sens du mot.

J'en viens maintenant, et pour finir, à l'aphorisme.

#### IV) Sur l'aphorisme

##### *Étymologie et définition*

« Aphorisme » vient du substantif grec « aphorismos », qui vient lui-même du verbe « orizein », limiter, borner (qui a donné en français « horizon »), et de la préposition « apo », qui marque l'éloignement. « Aphorismos » veut dire « délimitation », d'où, chez Aristote (notamment dans les *Catégories*), « définition », et, chez les médecins — Hippocrate, puis, plus tard, Galien — « brève définition », « sentence », presque « ordonnance ». Les aphorismes d'Hippocrate sont des conseils, des prescriptions, généralement sans appel, du

<sup>3</sup> III, 72 : « Aut [tibi] pannosae dependent pectore mammae / [...] aut infinito lacerum patet inguen hiatus... »

<sup>4</sup> VI, 36 : « Mentula tam magna est quantus tibi, Papyle, nasus, / ut possis, quotiens arrigis, olfacere. »

<sup>5</sup> XI, 62.

genre : « Le sommeil et l'insomnie prolongés l'un et l'autre outre mesure, c'est mauvais<sup>6</sup> » (section II, 3), ou bien : « En été, il faut surtout purger par en haut, en hiver par en bas<sup>7</sup> » (section IV, 4). Quelquefois les sentences d'Hippocrate touchent à la vie en général, pas seulement d'un point de vue médical, mais presque d'un point de vue moral. Par exemple son premier aphorisme : « La vie est courte, l'art est long, l'occasion est prompte [à s'échapper], l'empirisme est dangereux, le raisonnement est difficile. Il faut non seulement faire soi-même ce qui convient; mais encore [être secondé par] le malade, par ceux qui l'assistent et par les choses extérieures<sup>8</sup> » (section I, 1). Autrement dit, l'élargissement du sens d'« aphorisme » était prévisible dès le début.

Du coup, comme le remarque Littré au XIX<sup>e</sup> siècle, « ce mot, qui était borné d'abord à la médecine, s'est étendu, et l'on dit maintenant des aphorismes politiques ». D'où le sens plus général qu'il propose : « Sentence renfermant un grand sens en peu de mots. » Le TLF, au XX<sup>e</sup> siècle, parle d'une « proposition concise formulant une vérité pratique couramment reçue ».

Aujourd'hui, je pense que nous pouvons étendre encore cette définition et constater qu'« aphorisme » est devenu synonyme de mots comme « maxime », « sentence », « proverbe », « apophtegme », « propos ». D'autant plus que deux recueils *au moins* de textes littérairement très importants portent depuis longtemps ce titre : les *Aphorismes* de Lichtenberg et les *Aphorismes* de Kafka.

### *Quelles sont les caractéristiques de l'aphorisme ?*

L'aphorisme 1) a une structure, 2) est comme un tour de magie difficile à réussir, 3) est comme la pièce d'un puzzle mais 4) supporte mal la compagnie, 5) cherche l'universalité plus que l'originalité, 6) la concision plus que la simplicité, 7) il est souvent amer et 8) il est mal-aimé. Le mieux est de présenter chacun de ces points sous forme d'aphorismes !

1) *Il a une structure.* Un aphorisme est une vue sur le monde en forme de définition ou d'observation brève, sous-tendue par une figure de rhétorique, généralement le paradoxe ou l'allusion à une formule célèbre, proverbe ou citation, et agrémentée d'un jeu sur les mots (répétition, assonance) : on est alors dans le cas des figures que la rhétorique baptise « antanaclase » (exemple de Pascal : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ») ou « paronomase » (exemple de Montaigne : « Je m'instruis mieux par fuite que par suite »).

2) *C'est comme un tour de magie difficile à réussir.* Dans le meilleur des cas, c'est une épigramme concentrée, un haïku drôle, un mot d'esprit qui va loin. L'aphorisme réussi est un miracle improbable : il doit associer une vérité résumant toute une vie et un mot d'esprit, la profondeur et la légèreté. Souvent on a la vérité sans l'esprit et, plus souvent encore, le mot d'esprit sans la vérité.

---

<sup>6</sup> Ὑπνος, ἀγρυπνίη, ἀμφοτέρα τοῦ μετρίου μᾶλλον γενόμενα, κακόν.

<sup>7</sup> Ὑπὸ κύνα καὶ πρὸ κυνὸς ἐργώδεες αἱ φαρμακεῖαι.

<sup>8</sup> Ὁ βίος βραχύς, ἡ δὲ τέχνη μακρὴ, ὁ δὲ καιρὸς ὄξύς, ἡ δὲ πείρα σφαιερὴ, ἡ δὲ κρίσις χαλεπὴ. Δεῖ δὲ οὐ μόνον ἑωυτὸν παρέχειν τὰ δέοντα ποιεῦντα, ἀλλὰ καὶ τὸν νοσέοντα, καὶ τοὺς παρεόντας, καὶ τὰ ἔξωθεν.

Au royaume de l'aphorisme, l'étincelle est souvent prise pour le feu et l'éclaboussure pour l'eau.

Mais quelquefois c'est la foudre la nuit. L'espace d'une seconde, l'un d'eux nous fait mieux voir le monde qu'en plein jour.

3) *C'est l'élément d'un puzzle.* Pourquoi donner ainsi une pensée en fragments plutôt que d'un seul tenant ? Pour qu'on ait le plaisir des enfants cherchant les œufs de Pâques dans le jardin ou jouant à un jeu de piste. Le plaisir de rapprocher les morceaux du puzzle pour que l'image complète apparaisse.

4) *Il supporte mal la compagnie.* Leur manière étant la définition surprenante, généralisante et péremptoire, les aphorismes s'accommodent mal des doutes, des nuances, des raisonnements, des efforts d'arasement et de synthèse qui font une pensée<sup>9</sup>. Des affirmations excessives et contradictoires se juxtaposent au lieu de se fondre en une proposition unique et apaisée. Ils sont une vision du monde en éclats et toute en aspérités. Une pensée encore en gésine et en guerre, antérieure au laminage final. Une pensée avant la pensée<sup>10</sup>.

5) *Il aspire à l'universalité plutôt qu'à l'originalité.* En matière d'amour, on n'est jamais bien original. Malgré tout ce qu'a pu dire Denis de Rougemont de ses origines européennes et médiévales, la passion amoureuse se rencontrait avant et ailleurs, chez les Grecs, par exemple, ou les Japonais, et se retrouvera ailleurs, y compris, qui sait ? chez les Martiens. Les aphorismes sur l'amour, étant frappés d'universalité, le sont par avance d'*in-originalité*.

6) *Il cherche la conclusion plutôt que la simplicité.* L'aphorisme aspire à la concision. Mais la concision n'est pas nécessairement la simplicité. On peut être concis et complexe, concis parce que complexe et réciproquement. Il y a des aphorismes de Chamfort que je n'ai toujours pas compris.

7) *Souvent amer.* L'aphorisme est la forme de ceux qui essaient de partir de rien pour dire qu'ils sont revenus de tout.

8) *Mal aimé.* Les aphorismes paraissent à la fois précieux et prétentieux. On les admire et ils irritent. Comme c'est la joaillerie de la littérature, beaucoup en sont jaloux, comme une femme est jalouse du collier de perles de sa cousine ou un homme de la montre Cartier de son voisin.

Difficulté, donc, de publier des aphorismes. Les éditeurs préfèrent les romans. Les critiques pensent qu'ils pourraient en faire autant. Les lecteurs trouvent qu'il y a beaucoup de déperdition. C'est comme les fusées des feux d'artifice : dès que l'une monte un peu plus haut que les précédentes, on méprise les précédentes; chacun des aphorismes aspirant à être seul et le plus beau, ils se font du tort l'un l'autre. On ne peut les sauver qu'en les prenant pour ce qu'ils sont : des flocons de grâce tombés des cieux noirs de la mélancolie, de la sagesse en miettes, la vie en puzzle, une Voie lactée minuscule brillant comme du mica.

9) Un dernier aphorisme pour conclure cette partie : un aphorisme n'est jamais assez court ; un recueil d'aphorismes jamais assez long.

---

<sup>9</sup> Ils peuvent cependant *faire pensée*, par exemple chez Leopardi ou chez Nietzsche.

<sup>10</sup> *Immoralités suivi d'un Dictionnaire de l'amour*, Gallimard, coll. L'Infini, 1998.

## Variétés d'aphorismes

### 1) La maxime ou le conseil

« Donne à ton esprit l'habitude du doute et à ton cœur celle de la tolérance » (Lichtenberg, p. 46 bas)

« Dans le combat entre le monde et toi, prends le parti du monde » (Kafka, *Aphorismes*, n° 52<sup>11</sup>).

« *Better be imprudent moveables than prudent fixtures* » (John Keats, lettre des 5 et 6 août 1819 à Fanny Brawne : Gide cite souvent la phrase en anglais et en fait l'exergue de son *Voyage au Congo* en 1927 ; on pourrait la traduire par : « Plutôt imprudence qu'immobilisme »).

### 2) Le constat désabusé

C'est la spécialité de La Rochefoucauld, qui dénonce cruellement la comédie que nous nous jouons sans cesse à nous-mêmes, mus par l'amour-propre ou la vanité et croyant que nous agissons par vertu :

« Nous aurions souvent honte de nos plus belles actions, si le monde voyait tous les motifs qui les produisent. » (*Maximes*, 409)

C'est aussi la spécialité de Chamfort, dont voici une belle maxime peu connue : « Les gens faibles [moi, je dirais « les gens mous »] sont les troupes légères de l'armée des méchants. Ils font plus de mal que l'armée même ; ils infectent et ils ravagent<sup>12</sup>. »

Ici pourraient figurer aussi tel ou tel de ces aphorismes sur l'amour dont nul moraliste digne de ce nom ne saurait s'abstenir, de Chamfort (« L'amour, tel qu'il existe dans la société, n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes ») à Céline (« L'amour c'est l'infini mis à la portée des caniches »).

### 3) La vérité d'ordre général inspirée par une certaine conception, grave ou légère, de la vie

Chamfort : « La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri. »

### 4) La vacherie, la condamnation féroce

C'est apparemment un point commun avec l'épigramme, sauf qu'ici la charge n'est pas *ad hominem*. Particulièrement sous la forme de la maxime, elle s'en prend à d'importantes catégories d'êtres humains, voire à *tous* les hommes, à commencer, en principe, par celui qui l'énonce.

« Les vieillards aiment à donner de bons préceptes, pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples » (La Rochefoucauld, *Maximes*, 93).

### 5) Le Dictionnaire des idées reçues

Ce sont des citations entourées d'invisibles guillemets, des propos qui semblent au premier degré, comme des observations ou des proverbes pleins de bon sens et recommandables, et qui sont en réalité au deuxième degré, constituant un tableau de la sottise humaine, chaque phrase étant comme un attendu dans une plaidoirie à charge.

---

<sup>11</sup> Franz Kafka, *Aphorismes*, éd. bilingue, traduit de l'allemand par Guy Fillion, éd. Joseph K., 1994, p. 31. J'ai retraduit celui-ci.

<sup>12</sup> *Œuvres complètes*, vol II, éd. du Sandre, 2010, p. 26.

Exemples de Flaubert, de « A » à « Z » :

ACTRICES : La perte des fils de famille — Sont d'une lubricité effrayante. [...]

YVETOT : Voir Yvetot et mourir.

Allusion au fameux « Voir Naples et mourir », ce dernier exemple annonce la catégorie suivante.

### 6) Le retournement ou le détournement de proverbes

Un cas fameux est celui d'Isidore Ducasse prenant dans ses *Poésies* le contrepied de toutes sortes de maximes célèbres, par exemple le contrepied du propos de Pascal (« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature... »), qui devient : « L'homme est un chêne. La nature n'en compte pas de plus robuste » (*Poésies* II, 2<sup>e</sup> page). Les surréalistes, notamment Robert Desnos et Michel Leiris, se sont amusés à jouer à ce jeu. Beaucoup d'aphorismes en résultent, hélas difficilement exportables d'une langue dans une autre (je m'en suis rendu compte en choisissant ceux que j'allais vous lire tout à l'heure ; beaucoup jouent sur des expressions toutes faites<sup>13</sup> ou des proverbes, qui sont différents en japonais, j'ai donc dû les écarter : cela représente au moins un tiers de l'ensemble). Cette observation est encore plus vraie de la catégorie suivante.

### 7) L'aphorisme drôle ou à jeu de mots

Le sourire joue un rôle indispensable dans l'aphorisme : il sert à atténuer et à faire passer le sérieux et le péremptoire qui imprègnent toute proposition morale. Mais la drôlerie, qui provoque le sourire, tient souvent, comme la pointe dans l'épigramme, à des prouesses verbales plus ou moins fines comme le calembour ou la syllepse.

C'est agréable, mais il ne faut pas en abuser. Elles sont l'équivalent des exhibitions de biceps en matière de séduction. Ce qui est un peu rustre. Le vrai séducteur ne montre rien, laisse tout deviner. Il n'est pas plus mal d'écrire simple — avec ce flegme qui laisse entendre qu'on pourrait, si on le voulait, bander tous les muscles, exécuter toutes les cabrioles : mais surtout n'en rien faire<sup>14</sup>.

### 8) Le concentré d'existence, le micro-récit

J'appelle ainsi une observation très brève ou même une historiette qui nous livre en quelques mots un destin et, souvent, en même temps, l'absurdité attendrissante de la vie humaine.

Lichtenberg :

« Il portait toujours des éperons, mais ne faisait jamais de cheval<sup>15</sup>. »

« Il avait donné un nom à chacune de ses pantoufles<sup>16</sup>. »

C'est de cette rubrique qu'on pourrait rapprocher certains *hai ku*, si, du moins, on retient la définition de Maurice Pinget : « Un bout de réel noté tel quel, dans son insignifiance<sup>17</sup>. »

### 9) La métaphore cocasse, la drôlerie poétique

C'est le type de phrases qui abondent dans le magnifique *Journal* de Jules Renard. Par exemple : « L'oiseau, ce fruit nomade de l'arbre<sup>18</sup> » ou bien : « Les champs de blé rasés de

<sup>13</sup> Des syntagmes figés, comme disent les linguistes.

<sup>14</sup> *Immoralités* (1998).

<sup>15</sup> Georg Christoph Lichtenberg, *Aphorismes*, trad. et préface de Marthe Robert, Paris, Les Presses d'aujourd'hui, 1980, p. 46.

<sup>16</sup> Ma version. Celle de Marthe Richard : *ibid.* p. 203.

<sup>17</sup> *Le Texte-Japon*, *op. cit.*, p. 31.

frais<sup>19</sup>... » Ce sont toutes ces jolies métaphores (téléscopages de comparaisons) qui irritaient à des titres divers Gide ou Sartre<sup>20</sup>. Gide, dans son journal du 20 août 1926, parle de « démon de l'analogie » (terme de Mallarmé). Il s'en prend aux « champs de blé rasés de frais » : « Quoi de plus fatigant que cette manie de certains littérateurs, qui ne peuvent voir un objet sans penser aussitôt à un autre. » *Certains littérateurs* : je crains que ce ne soit en réalité un des ressorts à la fois primitifs et persistants de toute littérature dans l'univers — en tout cas de toute poésie.

Dans une tonalité légèrement différente, voir, en espagnol, les « greguerías » (cris, clameurs, brouhaha, jacasseries) de Ramón Gómez de la Serna, phrases qui sont des mots d'esprit, des observations, des remarques poétiques, des métaphores, à rapprocher des phrases poético-drôles de Jules Renard dans son *Journal*. Exemples de *greguerías* :

« Le glaçon tinte dans le verre comme un grelot de cristal au cou du whisky<sup>21</sup> »

(ou celui-ci qui fait allusion à la pomme croquée par Ève au paradis, dans la mythologie chrétienne) : « Quand la femme commande une salade de fruits pour deux, elle perfectionne le péché originel<sup>22</sup> »

### 10) Asymptote du rien : de plus en plus bref (sur un mode ludique)

Une question pour finir : jusqu'à quel degré de concision peut-on aller dans le genre bref ? J'ai personnellement imaginé dans deux livres deux écrivains aspirant vaillamment à battre sur ce point des records :

1) Raoul Ouffard. Dès les années soixante, il harcèle *Les Temps modernes* et la *NRF* de ses poèmes qu'il appelle « univerbes » et qui consistent en agrandissements pleine page d'un mot isolé. Il prétendra longtemps que Jean Paulhan a failli lui prendre le poème « PUCERON », écrit en lettres énormes, et Jean-Paul Sartre le poème « SIMONE ! » (avec, exceptionnellement, un point d'exclamation), l'aventure ayant été, dans le second cas, jusqu'aux premières épreuves<sup>23</sup>.

2) Hector Zswyck, poète slovène, auteur d'aphorismes de plus en plus courts. À la fin, Zswyck en était venu à de pures onomatopées, quand ce n'est à de simples signes de ponctuation :

Ho!

tac!

sic!

mmmmm...

??

...<sup>24</sup>

---

<sup>18</sup> 22 décembre 1900 (*Journal 1887-1910*, Pléiade, 1960, p. 622).

<sup>19</sup> 28 juillet 1889 (*Journal*, *op. cit.*, p. 28).

<sup>20</sup> Sartre dans « L'homme ligoté — Notes sur le *Journal* de Jules Renard » [1945], in *Situations I*, Gallimard, 1960, pp. 294-313.

<sup>21</sup> « *El hielo suena en el vaso como el cencerro de cristal de la cabra del whisky* » [*Greguerías*, éditions Catedra, Letras Hispánicas, 1989, p. 55] = mot à mot : la glace sonne dans le verre comme la clochette de cristal de la chèvre du whisky.

<sup>22</sup> « *Cuando la mujer pide ensalada de fruta para dos, perfecciona el pecado original* » (*Greguerías*, édition citée, p. 52).

<sup>23</sup> Voir Dominique Noguez, *La Véritable Histoire du football & autres révélations*, Gallimard, 2006, p. 88.

<sup>24</sup> Voir *Montaigne au bordel & autres surprises*, à paraître.

*Conclusion : Vers le silence*

Pour conclure et avant d'en arriver sagement moi-même au silence complet, je répondrai, à peine un peu moins ludiquement, sur cette question du texte le plus bref, que celui auquel nous devons nous préparer, que nous devons peaufiner de façon qu'il dise vraiment le plus de choses en le moins de mots possible, oui, de façon qu'il résume toute une vie en quelques syllabes à peine, ce texte brevissime, donc, cet aphorisme supérieur, accomplissement de toute une œuvre d'écrivain, et aussi le dernier sans doute qu'un homme puisse écrire : c'est son épitaphe.

**À la fin,**  
*lecture d'extraits de Soudaine Mélancolie (Payot & Rivages, 2010)*  
*et d'Avec des si (Flammarion, 2005)*

*Dominique Noguez*

*SOUDAINE MÉLANCOLIE*  
[éditions Payot & Rivages, 2010]

(extraits lus le 17 mai 2010)

La vie : comme ces voyages dans des villes à peine entrevues, où nous espérons revenir et où nous ne reviendrons jamais.

Ces gens qui fêtent leur anniversaire! Comme si leur vieillissement d'un an était un événement ! Autant fêter la première fuite de gaz d'un appartement, ou sa trente-sixième lézarde.

On naît dans les pleurs ; on devrait crever dans un fou rire.

Le fou : celui qui parle tout seul dans les rues. Sa folie, c'est qu'il ne peut jamais se taire pour écouter l'autre. Avec les téléphones portables, le fou a fait des émules.

Ne connaître dans sa vie qu'une histoire d'amour et, en plus, qu'elle finisse mal !

La fameuse phrase de Montesquieu — « parce que je suis nécessairement homme, et que je ne suis François que par hasard » — est séduisante mais peu logique. Car on est homme aussi par hasard. On pourrait aussi bien être moule ou girafe. Ou rien.

Nous sommes devant nos ordinateurs comme les fées devant leur miroir ou les Ali Baba devant leur grotte : « Sésame, ouvre-toi ! » « Abracadabra ! »

L'amour ? Dix pour cent d'hormones et quatre-vingt-dix pour cent de brume.

Plaisir d'entendre nos os craquer. Un jour ils seront tout ce qu'il restera de nous. Ceux qui veulent se faire incinérer sont fous. Avec un bon enterrement, leur squelette pourrait survivre des dizaines d'années à leur conscience. Des siècles, même, si l'on n'a pas la navrante idée de le broyer un jour pour gagner de la place. Oh ! le plaisir de devenir fossile, d'être exhumé, exposé dans un musée ou une faculté de médecine, ou découvert par des archéologues — de gagner ainsi, qui sait ? un millénaire de survie !

Il n'y a pas besoin de chercher loin pour trouver des raisons de détester l'espèce humaine : il suffit de se regarder dans une glace.

L'humour, c'est se jeter dans le vide, mais avec un élastique.

Chacun porte en lui un Mr Hyde qui sabote ses efforts, mais aussi un Dr Jekyll qui limite ses turpitudes : double inachèvement. Il faudrait que ces deux lascars s'accordent, dans un sens ou dans l'autre, au lieu de se tirer toujours dans les pattes !

Le comique, version adoucie du monstrueux.

Si le chrétien a bien tendu la joue gauche, il lui reste à re-tendre la joue droite.

Si l'on pouvait changer d'apparence comme on change de vêtement, selon les humeurs et les modes, et, inversement, n'avoir qu'un vêtement extérieur, comme on n'a qu'une peau !

C'est toujours la logique de ce conte pour enfants que je lisais petit : *La Maison aux fenêtres d'or*. Admirant au crépuscule une maison lointaine dont les vitres leur semblaient d'or, des enfants faisaient un long voyage à travers la forêt pour y atteindre. Quand ils y étaient, pas d'or. Par contre, c'est leur propre logis, vu de ce nouveau point d'observation, qui était tout en éclats dorés. La beauté ni la félicité ni l'inspiration ne sont ici ou là ; elles ne sont que dans le mouvement que nous faisons vers elles. Superbes, lointaines ; désespérantes, dès que nous approchons.

Optimiste ou pessimiste ? — Optessimiste.

Il n'est jamais trop tôt pour mal faire.

Horreur que ce serait d'être totalement aimé : totalement piégé, captif — totalement mangé.

L'amour est une façon de présenter à l'autre le moins d'altérité (c'est-à-dire d'épaisseur, d'irréductible hétérogénéité, d'obstacle) possible, jusqu'à devenir comme la continuation de son être. D'où les branchements, par la bouche et le sexe, d'où les caresses, qui sont une façon de frotter doucement, lentement, deux peaux pour qu'elles se fondent et, pour ainsi dire, n'en fassent plus qu'une.

Qui a prétendu que l'homme ne progressait pas ? Aujourd'hui, la télévision et Internet, relayés par les caméras des téléphones portables, ont fait faire des progrès considérables à l'art d'espionner, de caricaturer et de lyncher. Auprès d'eux, Big Brother, Caran d'Ache ou le

juge Lynch semblent d'aimables amateurs. Bienvenue dans la civilisation du pilori permanent !

Une carrière de sportif, de nos jours : on se dope, on accumule les victoires frauduleuses et, à la fin, si l'on n'est pas pincé, on publie un livre où l'on se repent de tout.

Nain chez les colosses, géant chez les nains.

Ces restaurants où il fait si sombre qu'il faut une lampe de poche pour lire le menu, ces bars où la « musique » est si forte qu'on ne peut pas se parler : on dirait que pour les bistrotiers aujourd'hui le client idéal est le sourd-muet non-voyant.

La main où l'on peut, l'œil où l'on veut.

« La vieillesse est un naufrage. » Un espoir quand même : dans ce naufrage, être Robinson Crusoë.

Plutôt bossu vivant qu'éphèbe mort.

La véritable preuve d'amitié, de la part d'un écrivain, ce n'est pas qu'il vous envoie ses livres, c'est qu'il ne vous les envoie pas.

Les aéroports sont des lieux merveilleux : en tenue de voyage, déraciné, allégé, en transit, on peut enfin penser un peu à l'avenir, c'est-à-dire à la mort.

Dans l'intransigeance, il y a du ridicule; mais, dans le laxisme, de la lâcheté. Laisser faire est plus gratifiant qu'interdire. Mais infiniment plus vil.

Pour survivre dans la société cruelle qui est la nôtre, nous devons apprendre d'urgence deux choses à nos enfants : le karaté et la plomberie.

Quel est le plus navrant : aimer quelqu'un qui ne nous aime pas ou être aimé de quelqu'un qu'on n'aime pas ? Le pire, c'est quand les deux vous arrivent en même temps (comme à Pyrrhus ou à Hermione, dans *Andromaque* de Racine).

La modestie est l'élégance de l'orgueil.

Les pharmaciens ne sont pas des commerçants comme les autres, avec une clientèle anonyme et interchangeable. Ils en savent sur nous plus long que quiconque. Selon le médicament au nom apparemment insignifiant que nous leur achetons, nous devenons aussitôt pour eux le monsieur qui a des morpions ou la dame qui est enceinte, même si ça ne se voit pas encore.

De l'ADN aux relevés de carte bleue, des satellites espions à la mémoire ineffaçable des ordinateurs, nous sommes désormais si continûment et de si multiple façon percés à jour, si *transparents*, que le moins fatigant, en ce siècle qui commence, est encore de s'habituer à toujours dire la vérité.

Le temps devrait aller dans les deux sens, à de changeantes vitesses. On devrait pouvoir vieillir ou rajeunir à son gré, *piano* ou *vivace*. D'anciennes grands-mères revenues à l'âge des

minijupes croiseraient des Rimbaud courant au tombeau. Les plus indécis ou les plus masochistes pourraient ainsi ne jamais mourir.

Chaque homme porte en lui sa mort future comme une effroyable blessure qui le rend digne de pitié. Deviner autour de chacun cette auréole noire, voir chacun comme un futur abattu et donc comme un frère en fragilité.

La vieillesse, temps d'émiettement : mémoire, sommeil, selles et mictions, rien n'est plus d'un seul tenant, mais va par saccades et tronçons.

La vulgarité, c'est ne connaître ni le doute ni la honte.

Les circonstances atténuantes ne sont pas des circonstances absolvantes. Peu ou prou, en dernière instance, chacun est responsable de ce qu'il est.

L'humour ? La cruauté de Sade avec le sourire de Bouddha.

Notre corps, cet inconnu. Nous croyons en avoir fait le tour, jusqu'à ce qu'une belle personne nous fasse jouir d'une façon que nous ignorions. Il se révèle alors pour ce qu'il est : un instrument multiple qui attend, parfois longtemps, parfois en vain, l'archet, le doigt, la bouche, les baguettes, le maillet qui sauront en tirer des sons nouveaux.

Vieux ? Soit, mais alors longtemps.

Là où il serait intéressant d'être végétarien, c'est dans les idées : refuser les pensées sanguines et les idéologies nerveuses.

Nous sommes infirmes de tous les amis et, plus encore, de toutes les amantes, de tous les amants, que nous avons quitté(e)s ou qui nous ont quittés. Même si elle semble une libération, chaque rupture est d'abord une amputation et une chute : elle nous éloigne du grand rêve de réunification universelle qui est le but secret de l'humanité.

Le loufoque, union de l'absurde et du fou rire, est l'assaisonnement qui sied le mieux à ce monde qui se détraque.

Comme un fantôme qui ne ferait plus peur à personne.

L'expérience est un trésor qui s'accroît sans cesse et qui n'est complet qu'à la fin de la vie, quand il ne sert plus à rien.

**Droits réservés**

*Dominique Noguez*

*AVEC DES SI*  
[éditions Flammarion, 2005]

(extraits lus le 17 mai 2010)

Si l'homme avait trois jambes,  
ça ferait des défilés militaires plus enlevés.

Si la proportion de trous dépassait 99%,  
le gruyère serait invisible.

Si deux manchots jouaient au piano « à quatre mains », on entendrait une note sur deux.

Si le « i » se prononçait « zvchwrac », ça donnerait du tonus à la langue.

Si les chiens pouvaient parler, qu'est-ce qu'on entendrait comme conneries !

Si les baisers étaient vraiment profonds, on atteindrait l'œsophage avec la langue.

Si on recueillait le sperme des tamanoirs,  
on ne saurait pas quoi en faire.

Si l'ivrogne pissait du vin, il vivrait en autarcie.

Si le pucelage se perdait en plusieurs fois,  
on n'en ferait pas une telle histoire.

Si on faisait des jacuzzis au champagne,  
ils seraient vite à sec.

Si les Tours jumelles avaient eu 400 mètres de moins,  
il n'y aurait pas eu de 11 septembre.

Si les maoïstes avaient été moins cons,  
ils n'auraient pas été maoïstes.

Si les fesses étaient par-devant,  
on verrait venir les coups de pied au cul.

Si on restait toujours « à l'ombre des jeunes filles en fleur »,  
on n'arriverait jamais à bronzer.

Si le président de la République était choisi  
à la roulette russe,  
il y aurait moins de candidats.

Si l'argent ne fait pas le bonheur, son absence non plus.

Si vous venez à mon enterrement,  
je me ferai un plaisir de venir au vôtre.

Si Dieu n'existait pas... ça ne change pas grand-chose.

Si les sœurs Tatin avaient épousé les frères Lumière,  
leur tarte aurait été filmée.

Si les sirènes avaient le haut poisson  
et le bas humain,  
elles séduiraient moins.

Si les grenouilles faisaient *miaou*,  
ça changerait l'atmosphère des étangs.

Si les TGV roulaient à 1000 kilomètres à l'heure,  
ils ne pourraient plus s'arrêter dans les gares.

Si les chevaux avaient des ailes,  
on devrait porter des chapeaux anticrottin.

Si les humains se reproduisaient comme les poules,  
un œuf de femme ferait une très belle omelette.

Si les nourrissons naissaient avec des dents,  
les tétées seraient des bains de sang.

Si les Centaures existaient,  
ils devraient choisir entre les femmes et les juments.

Si les baleines volaient, ça ne servirait strictement à rien.

Si seulement ils avaient eu de la chance,  
les trois-quarts des hommes l'auraient laissée échapper.

Si le métro circulait en surface,  
on perdrait moins de temps à descendre sur les quais.

Si Sartre n'avait pas louché, il serait devenu un grand peintre.

Si la chair humaine avait un petit goût de truffe,  
l'anthropophagie serait mieux admise.

Si on pouvait vraiment se marier avec qui on veut,  
beaucoup choisiraient leur chien.

Si les taupes ne faisaient pas  
de trous à la surface,  
on ignorerait encore leur existence.

Si, comme dit Claudel, l'œil écoute,  
les aveugles seraient également sourds.

Si le Père Noël existait,  
il n'aurait aucune raison de porter  
ce ridicule costume rouge.

Si les êtres bons méritaient seuls de vivre,  
la Terre serait un désert.

Si le corps humain est vraiment fait de 75% d'eau,  
à zéro degré il devrait geler.

Si la poussière n'existait pas,  
on n'aurait plus besoin de ces cons d'aspirateurs.

Si les végétariens mangeaient de la viande,  
ils feraient moins chier les plantes.

Si Gutenberg n'avait pas inventé l'imprimerie,  
elle aurait été inventée par un autre.

Si on vivait tout le temps avec des canards,  
on finirait par faire coin-coin.

Si Napoléon avait gagné à Waterloo,  
les Anglais auraient une gare en moins.

Si l'Homme invisible se cachait,  
personne ne pourrait le retrouver.

Si les poissons de mer vivaient sur la terre ferme,  
la pêche serait moins dangereuse.

Si tous les insectes étaient soudain dix fois plus gros,  
quelle épouvante dans les maisons !

Si l'inconscient portait bien son nom,  
Freud ne l'aurait jamais découvert.

Si vous aviez eu la chance de connaître personnellement Victor Hugo,  
à l'heure qu'il est vous auriez celle d'être en train de pourrir six pieds sous terre.

Si le corps humain était logiquement fait,  
on aurait deux nez et deux sexes,  
comme on a deux yeux et deux jambes.

Si on avait de l'humour jusqu'au bout,  
on apprécierait l'infarctus pour son effet de surprise.

Si un manchot veut jouer le *Concerto pour la main gauche*,  
il a quand même intérêt à ne pas être droitier.

Si chaque conscience changeait soudain de corps, il y aurait un grand moment de flottement dans le monde.

Si les roses n'avaient pas d'épines, on aurait moins de plaisir à les offrir.

Si la Nature était bien faite, la Méditerranée serait en vin blanc et les chutes du Niagara en Veuve Cliquot.

Si Proust ne s'était pas si longtemps couché de bonne heure, il aurait fini sa *Recherche*.

Si le son allait plus vite que la lumière, on entendrait le claquement de la beigne avant de se la prendre dans la gueule.

Si Picasso avait peint la Joconde, elle aurait son fameux sourire près de l'œil droit.

Si l'enfer c'est les autres, il n'y aura que moi au paradis.

**Droits réservés**